

Christelle Lebelle

D'un monde à l'autre



Christelle Lebelle

D'un monde à l'autre

© Christelle Lebelle, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6431-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Hadrien, mon fils.

Pour tous les handicapés, en hommage à leur courage exceptionnel.

Pour tous les Chrétiens du monde, ostracisés, persécutés, assassinés, chaque année davantage.

Chapitre 1

Dans la longue rue piétonne un air froid gorgé d'énergie et de détermination se faufile partout. Sous le ciel d'un bleu vif, un couvercle de brouhaha étouffe les voix de la foule compacte qui avance en rangs serrés, comme les dix mille fantassins de l'armée de Xi'an ; tous à la même cadence, comme déposés sur un tapis roulant dans un sens comme dans l'autre.

Têtes rondes d'hommes et de femmes, majoritairement jeunes, aux cheveux drus et noirs, tous égarés par leur velléité de consommation et par le bombardement des publicités arrogantes. Au milieu de cette foule, un Européen, la trentaine, grand, mince, le visage carré, le regard saphir, avance, au même rythme que la foule, dépassant de sa haute stature la masse humaine qui semble l'accompagner. On le sent à l'aise. Sur un territoire connu. Et même, curieusement, sur ses propres terres. Il marche, isolé dans sa dignité, élégant dans un long pardessus noir au col relevé, il pourrait porter de la même manière la robe jaune brodée aux neuf dragons des empereurs Ming.

Des odeurs de thé fumé, de gingembre, de curry, flottent encourageantes dans l'air. D'une seconde à l'autre, il va monter un étage et pénétrer dans un restaurant pour étrangers et riches Chinois où s'harmonisent décor occidental et musique traditionnelle. Ce restaurant ne sert que de savoureux canards laqués avec leur sauce épaisse aux pruneaux, leurs crêpes enrobant la peau grillée et les fines tiges de concombres et poireaux crus. Maintenant il a faim.

Il pénètre dans l'enveloppante chaleur odorante et désigne la table qu'il affectionne près de la vitre.

Lascivement, en mangeant, il se passe le film de son arrivée. Il a débarqué ce matin après douze heures de vol, un soleil trop brutal l'a contraint à plisser les paupières ; à Paris il était seulement trois heures du matin. Il s'est engouffré dans le premier taxi libre pour rejoindre en une heure le centre-ville. Le chauffeur somnolait, il était peut-être à sa onzième ou douzième heure de travail, les banquettes étaient malpropres et l'air surchauffé. Sans cesse, il a dû donner au chauffeur des ordres secs en mandarin afin de l'électrifier suffisamment pour qu'il ne s'endorme pas au volant. Pas plus qu'à Pékin, les chauffeurs de taxis de Shanghai ne parlent anglais.

Ce matin quand il a rejoint Pudong, le quartier des affaires, et que ses talons ont pivoté vers l'entrée du somptueux Shangri-La, les deux portiers sous la centaine de spots symbolisant la voûte céleste se sont précipités, les portes automatiques se sont ouvertes comme manipulées par des domestiques invisibles et synchrones.

À son comportement, on comprend que la soumission de tous est vécue par lui comme normale. Il a incliné la tête avec courtoisie, les portiers se sont courbés vers lui, ils ont échangé quelques mots, en même temps son regard a cherché vers la réception. Son cœur s'est alors, involontairement affolé, allait-il l'apercevoir ? Une autre réceptionniste s'est élancée vers lui, il s'est détourné, celle sans doute qui venait autrefois frapper sans succès la nuit à sa porte. Elle a souri exagérément, a minaudé en lui tendant sa clé magnétique ; il l'a congédiée d'un regard, a roulé sa valise vers l'ascenseur.

Sur la plaque en laiton doré où se superposent les cercles indiquant les étages, deux empreintes digitales grasses et incongrues ont laissé des traces. Son regard s'est durci imperceptiblement. Aucun Européen ne remarquerait son indignation, il est resté apparemment impassible, comme un asiatique, conscient qu'une minuscule caméra espionne ses moindres mouvements. Dans les couloirs aussi, les salons, les restaurants, partout les caméras vous précèdent et vous suivent.

Peut-être la verra-t-il en fin de journée. Dès qu'il pose le pied en Chine, sa présence devient indispensable.

Dans la chaleur émolliente du restaurant, il boit sa dernière tasse de thé au jasmin ; il va rentrer, retrouver l'autre rive. Dehors le jour se ternit, des nuages masquent le soleil, il a presque froid, c'est normal on est en mars ; ou c'est peut-être la fatigue du décalage horaire.

Quand il atteint le vingt-deuxième étage et sa chambre prestigieuse, il s'avance vers la large baie vitrée face au lit. Il contemple, c'est un rituel, le spectacle fascinant du paisible fleuve Huangpu, d'un vert céladon, qui sépare les deux rives et sur lequel glissent lentement de rares péniches. Il est familier de la masse gigantesque des gratte-ciels en verre de Pudong à sa gauche, aux formes recherchées et parmi les plus hautes du monde. Puis son regard balaie sur l'autre rive des buildings plus modestes, plus traditionnels, à l'exception de l'immense tour carrée illuminée jour et nuit, couverte de publicités brutales aux pétaradantes couleurs et aux dessins composés, décomposés, renouvelés : reflets d'une ville ambitieuse qui se veut avant-gardiste, dynamique, éblouissante, rivale moderne des capitales du monde, des Etats-Unis, de Dubaï ou Singapour.

C'est comme s'il regardait un générique qui présenterait la démesure économique et technologique chinoise. Plus ou moins consciemment, cette démonstration ostentatoire participe à sa propre grandeur.

Il surfe sur cet étalage de puissance, comme il surfe sur sa propre réussite...

Cette nuit, il a encore rêvé de sa belle Chinoise, il s'enroulait autour de son corps soyeux et elle lui rendait ses baisers ; alors sous la douche il se persuade « Aujourd'hui, je vais la voir » et il ajoute avec mélancolie « sinon ce sera un deuxième jour de perdu ! ».

La vue de cette jeune femme comme son absence, le troublent depuis son arrivée en Chine en 2010, il y a quatre ans. La dernière fois qu'il l'a vue, c'était en janvier, juste avant le Nouvel An chinois.

Bien que leurs échanges soient on ne peut plus conventionnels, il doit admettre que sa voix s'étrangle quand il l'interroge sur les lieux à visiter ou quand elle lui sourit... Par chance, il perçoit aussi un léger frémissement chez la jeune femme ; mais troublé à l'extrême, il abrège dans la précipitation sa demande initiale. En s'éloignant, irrité contre lui-même, il conclut chaque fois « Quel imbécile, je m'enfuis devant elle ma parole ! ».

Quand il prend son petit déjeuner, ce premier jour de la semaine, dans une atmosphère exagérément climatisée et glaciale, il se sent désagréablement seul, alors il se concentre et s'astreint à dérouler mentalement son planning de travail et ses rencontres à venir.

Le chauffeur est debout, portière ouverte, il attend sans le moindre mouvement, incline le buste dès qu'il aperçoit le Français, et murmure la traditionnelle litanie de courtoisie, réservée aux clients riches et connus du palace. C'est lui qui l'emmènera d'un patient milliardaire à l'autre durant son séjour, son client vient de s'asseoir dans la limousine qui glisse silencieusement comme sur des patins.

Cette première consultation, comme les suivantes, se déroule dans une atmosphère de sympathie. Deux heures plus tard, des honoraires de six cents euros ou quatre mille sept cents yuans sont donnés et reçus avec le plus grand naturel.

Ensuite le Docteur Léo Morel rejoindra dans un autre building de Pudong, un jeune homme d'affaires surmené ou un financier vieillissant auxquels il fera des injections pour les détoxifier, les débarrasser des métaux lourds ingurgités

quotidiennement à travers l'air, l'eau et les aliments. Seuls les riches Chinois s'offrent ce luxe vital, conscients que les multiples pollutions atteignent chez eux des seuils hautement toxiques, inconnus en Occident, qui nuisent à leur santé et en conséquence à leur longévité ; une préoccupation chinoise majeure depuis des millénaires.

Cette médecine du XXIème siècle passionne le Dr Morel et par les entrelacs du destin, une élite chinoise s'est intéressée à sa pratique de la médecine anti-âge et l'a sollicité. Tout au long de son séjour à Shanghai, il prescrit à ses patients des traitements pour les purifier dans un premier temps, puis des traitements stimulants pour les rendre plus énergiques, plus virils aussi, afin de répondre à leurs désirs d'invulnérabilité en quelque sorte...

Ah, cette Chinoise, une obsession dès son premier séjour ! « Une journée de perdue si je ne la vois pas, se lamente à nouveau une voix geignarde

— Oh, arrête, s'indigne une autre voix agacée dans sa boîte crânienne, tu viens juste d'arriver, tu la verras demain ! »

Il est resté fidèle au Shangri-La, pour cette unique raison, sans se l'avouer d'ailleurs. Il l'avait remarquée au premier regard : sa beauté pure, éblouissante, l'avait troublé ; mais étant marié, il s'est contraint à rester fidèle, tout en se posant la question de plus en plus souvent « Est-ce que j'aime encore Karine ? ».

Au cours de ces quatre années, leurs regards se sont souvent croisés, mais leurs visages sont demeurés imperturbables.

D'un séjour à l'autre, il a cherché à se convaincre « Je ne peux pas faire ça à Karine et c'est juste le physique exceptionnel de cette Chinoise qui m'interpelle ! ». Combien de fois s'est-il répété pour se persuader, désamorcer une fascination grandissante, et tenter de dresser un obstacle majeur « Elle est sûrement heureuse en couple, peut-être même a-t-elle plusieurs enfants ... » mais il entendait toujours résonner, avec une joie secrète, une note d'incrédulité !

Chapitre 2

Les « pousseuses » sur les quais enfournent pêle-mêle les voyageurs trop nombreux, comme du bétail dans des wagons, sous l'œil métallique des innombrables caméras braquées sur eux.

Bien des jeunes Chinois, comme des loups affamés, jettent vers Lin des regards emplis de convoitise ; ils glissent sur elle comme la pluie sur les vitres.

Dans le métro bondé qui l'emmène vers le centre, elle rêve. Elle est la seule d'ailleurs à ne pas regarder un écran, car ils sont tous axés sur leurs téléphones, la tête inclinée, le téléphone entre les mains, absents les uns aux autres et sans doute à eux-mêmes.

Elle a décidé de résister à cette épidémie mondiale qu'elle juge mortifère pour le cerveau. Comme le wifi est gratuit, ils en abusent. Lin les regarde en pensant que la gratuité est un cadeau empoisonné, qu'ils ne flairent pas le danger omniprésent. Il devient ainsi tellement facile de les manipuler, de contrôler leurs choix, de surveiller leurs pensées, leurs fréquentations...mais personne ne semble s'en préoccuper !

Elle résiste sans effort à cette frénésie collective et pense à celui qu'elle aime. C'est ce qu'elle préfère : rêver à son amoureux...

Lin songe pour elle-même « J'ai rêvé tant de fois au beau médecin français. J'ai cru qu'il ne s'intéresserait jamais à moi, bien qu'il me regardât parfois avec une troublante intensité... Depuis le premier jour, toute sa personne et même son âme que je perçois inexplicablement, m'ont bouleversée... Le Dalaï-Lama écrit dans le Tantra totem népalais « Believe in love at first sight », c'est bien ce que j'ai vécu et j'y tiens. Tout d'abord nous avons échangé quelques paroles timides, puis quelques phrases éphémères ; à son dernier séjour j'ai effleuré les traditions culturelles ; je lui ai dit que ma mère travaille comme cuisinière chez des Anglais, dans le vieux quartier colonial du Bund. Ainsi les fêtes de Noël, Nouvel an, Pâques, ont rythmé nos vies depuis mes dix ans. C'est sans doute aussi la raison pour laquelle j'associe culture chinoise et habitudes occidentales, me suis-je enhardie à dire, me vantant un peu en m'occidentalisant plus que la réalité !

Que de rêves au cours de ces quatre années... Ma vie exige toujours patience et persévérance... Secrètement j'espère que le destin m'exaucera un jour... »

Quand Lin arrive à l'hôtel, après quelques rapides gorgées de thé, elle prend sa

place derrière un comptoir en bois précieux et un écran d'ordinateur. Elle vérifie, frémissante, les joues subitement colorées l'enregistrement des nouveaux clients : Dr Léo Morel, il est là... Elle s'en doutait, d'un séjour à l'autre, elle mémorise immanquablement ses réservations.

Elle entend la voix enjouée de son amie Zhao, lève la tête, sourit à une jeune femme au visage rond, aux larges dents blanches, à la démarche souple et un soupçon nonchalante qui s'approche, mais s'écarte spontanément du comptoir pour laisser un homme d'affaires chinois pressé s'adresser à Lin. À quelques mètres, Zhao regarde patiemment son amie, longue et mince comme une tige de bambou, élégante et stricte dans son tailleur noir, semblable à celui d'une hôtesse de l'air avec un badge précisant « chief receptionnist ». Dix minutes plus tard, l'homme d'affaires prend congé avec un large sourire. Zhao alors revient devant Lin et murmure, rieuse, en se penchant au-dessus du comptoir

— Encore un qui n'avait sûrement rien à te demander, mais voulait attirer ton attention : ta beauté les attire tous, mais il s'y cassera le nez, comme les autres ! Elle rit un peu trop bruyamment pour Lin qui lui jette un regard réprobateur

— Moi je sais pour qui bat ton cœur ! affirme Zhao péremptoire. Lin l'interrompt d'un geste de la main, désireuse de changer de sujet, et précise

— Ah, je crois que l'on te cherche. Elle tourne la tête et désigne un couple d'Européens qui scrute le hall en regardant attentivement à droite et à gauche, elle ajoute en baissant la voix

— Je te fais signe dès que j'ai un moment

— D'accord, dit Zhao en lui jetant un regard chaleureux. Elle se détourne et s'avance souriante

— Bonjour, je suis Zhao votre guide pour la journée, est-ce bien moi que vous cherchez ? dit-elle en français.

Lin est estimée des clients avec lesquels elle parle parfaitement anglais, et jalousée pour la même raison par ceux qui bredouillent les mots les plus usités ; mais avec tous, elle pratique l'éthique bouddhiste : équanimité, bienveillance et respect.

Employée dès ses vingt ans, elle n'envisage pas une autre activité ni même de travailler ailleurs. Elle connaît chaque recoin de l'hôtel, que ce soient les cuisines, la lingerie et toute la gamme des chambres. Son père, lui aussi, a travaillé dans un hôtel aux premiers temps du tourisme. Dès l'enfance, elle a partagé avec lui le même intérêt pour les visiteurs étrangers, sésame pour s'ouvrir à un horizon élargi, excessivement attirant à leurs yeux.